

## Alice au deçà ou au-delà du miroir, des éclats.

Sidnei Goldberg

Le corps est théorique, il est une signification. Il ne convient pas de le rendre naturel. De même que le sujet, l'objet, la réalité, le monde, notre approche du corps devrait le considérer comme un effet du langage. Le corps imaginaire est pensé par Lacan à partir de l'idée de surface freudienne. Mais en tant que "réel", il serait quoi? Le corps comme l'impossible? Quelque chose comme le littoral entre le narcissisme - la vie ficelée par les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire dans son fonctionnement borroméen - et la mort - condition inhérente à l'assomption symbolique de celui qui parle en tant qu'imminence constamment niée. (Nous connaissons le corps affecté par le registre du réel lors des phénomènes comme l'angoisse, entre autres - situation où est annoncée la position de ce corps par rapport à la jouissance de l'Autre. Mais dans ce cas, nous sommes dans la jouissance de la langue même si on est averti et très proches de sa limite). Serait-il approprié de parler d'un corps qui habite la vie dans son aspect réel pendant la période qui précède le stade du miroir ou - encore - dans des situations qui retirent le sujet de son univers langagier - comme c'est le cas lors des affections telles que le mal d'Alzheimer ou des maladies neurologiques déjà très avancées?

Je voudrais bien faire mention à des stades où le don de parler se décolle du don de l'être, comme ce que nous voyons à la fin du film *Para sempre Alice* (*Alice pour toujours*). Ce titre, en portugais, est déjà un lapsus de traduction. Le titre original est *Still Alice*, *Ainda Alice*. Encore Alice. Je ne sais pas si la connotation mièvre de cette traduction est due à un souci de l'ordre du marketing (ce qui indiquerait que le public a été sous-estimé), ou si cette traduction est le fait d'une négation de la principale question posée par le film.

Alice, le personnage principal, une professeure de linguistique de renom de l'Université de Columbia, qui étudiait les effets des processus d'entrée dans le langage chez les bébés décide justement de créer un nouveau logiciel lorsqu'elle découvre qu'elle est atteinte d'une variante très rare du mal d'Alzheimer. Cette grave variante au développement rapide atteindrait les personnes assez jeunes et n'aurait aucun traitement capable de l'alléger, ni même de conduite médicale pour en retarder les symptômes.

Pour ce logiciel, la professeure élabore un questionnaire avec des questions très simples auquel elle s'astreint à répondre tous les jours. Le jour où elle aurait un résultat très mauvais, c'est à dire, où elle n'arriverait plus à répondre à quelques questions spécifiques (Quel est ton prénom? Où habites-tu?...) une fenêtre s'ouvrirait dans son ordinateur. Dans cette fenêtre, apparaîtrait un petit film qui la montrerait encore au stade initial de sa maladie et où elle s'adresserait à une Alice d'un moment présent où elle ne serait plus là - dans son "corps". Alice, celle du passé, celle qui se présente dans un film dans le film, cette Alice a une voix, contrairement à celle du présent, elle a un passé, une mémoire, et principalement, du désir. L'Alice du passé considère que si Alice, celle du présent - présente en corps - en est arrivée là, c'est parce qu'il n'y a plus rien qui vaille une vie. Sans langage, sans mémoire et sans désir, peut-on dire qu'il y a une vie? Y-a-

t-il un corps? Selon l'avis d'Alice –celle du passé – qui se fait présente dans le petit film dans le film, il n'y a plus de sujet, d'où le titre du film *Encore Alice*.

Son souhait était de continuer jusqu'à ce qu'il y ait encore une Alice, sujet habitant dans le langage, même de manière précaire. Mais la question que l'on pourrait peut-être en dégager est: Quand il n'y a plus de sujet, incarné dans un corps qui habite dans le langage, peut-on encore parler de "corps"? Le concept de corps, peut-il encore être le même dans une telle situation?

Alice, celle du passé, présentifiée dans un petit film dans le film, instruit de façon méticuleuse Alice -celle du présent - présente en corps et qui habite encore un fil de langage - à prendre une dose fatale d'un médicament et à se coucher calmement dans son lit, sous un désir qui produit – au moment même de son énonciation – un passage entre les deux temps d'Alice (celle qui ne vit plus, mais qui désire encore et celle qui – encore vivante – ne désire plus) à un sommeil infini. Le hasard voulut que le stage déjà avancé de sa maladie n'ait pas permis l'ultime réalisation de désir.

Une quinzaine d'année avant sa mort, Freud, (imaginant ce que lui réservait le destin puisqu'il avait un cancer à la bouche qui était très douloureux et qui l'a fait subir plusieurs interventions chirurgicales dans les années 30), a fait un pacte avec son médecin et ami, Max Schur pour réaliser le même désir de mort présent chez Alice. Mais quel était le paramètre utilisé par l'inventeur de la psychanalyse pour qu'il se considère comme Alice: *Freud encore?* La réponse semble venir de la même directive qu'il avait établi pour évaluer le résultat d'une psychanalyse. Ce que l'on peut attendre d'une psychanalyse c'est qu'elle arrive à rétablir la capacité d'aimer et de travailler chez la personne qui est soumise à son processus.

Par cet accord, quand Freud serait arrivé à la conclusion que les troubles de son corps ne lui permettraient plus de travailler ni d'écrire – acte qui dans son cas lui permettait de transmettre ce qu'il chérissait le plus, son invention - il ferait un signe à son médecin, qui - chargé de réaliser son désir - l'endormirait de façon à ce qu'il atteigne peu à peu le sommeil éternel: et c'est ce qui arriva.

Ou, comme dans le cas de José Cardozo Pires, écrivain portugais qui a été victime d'une forme assez rare d'accident vasculaire cérébral, (raconté dans le livre *De Profundis, Valsa Lenta*, ed Bertrand Brasil) qui a produit un processus inversement proportionnel à celui que l'on attend comme résultat de l'entrée dans ce que Lacan a défini comme le stade du miroir; stade précoce et essentiel à ce que nous appelons la constitution de l'instance du moi, de la réalité, des objets, du corps, du sujet, du monde et de la scène que nous habitons dans ce monde. La rareté ne réside pas dans l'AVC mais plutôt dans une suite de facteurs improbables; un écrivain, un accident vasculaire (qui provoque au début un éloignement entre le moi et le sujet - vécu probablement par tous les êtres parlants lors de l'entrée dans le langage), l'aggravation de son état le conduisant à une complète perte de soi, et sa plus qu'improbable guérison (selon son neurologue - qui écrit la préface du livre - probablement un caillot sanguin aurait empêché ou rendu trop difficile le passage de sang dans une partie de son cerveau. Après un certain temps, ce caillot imaginé, dont l'existence n'a jamais été prouvée, aurait pris son chemin normal en désengorgeant le chemin et anéantissant les effets délétères subis par ce que Freud avait nommé l'appareil de la mémoire et Lacan avait nommé comme sujet). Tout cela est arrivé à un écrivain professionnel, à

savoir, quelqu'un capable de nous transmettre tout ce dont il allait se rappeler. Et ce c'est ce qui arriva.

Au début du livre, José Cardozo Pires, qui parle d'une époque où il était déjà guéri, nous décrit les moments dont il se souvient - concernant les premiers jours après son AVC. Il s'est immédiatement produit un décalage où il a commencé à parler de soi-même à la troisième personne: *il*, ou encore, Cardozo Pires, laissant de côté son prénom, dénotant par là une formalité qui lui semblait assez bizarre. Son épouse, ses enfants et ses proches lui semblaient inévitablement étranges. Les sentiments l'avaient abandonné et avaient été remplacés par une indifférence permanente envers tout et tous.

Les relations entre les objets, les mots et les significations furent très rapidement et progressivement affectées. Il commença à utiliser sa brosse à dents pour se coiffer, ce qui nous fait penser à une relation arbitraire entre signifiants et signifiés, remplaçant la relation de contingence habituelle qui les régit.

Lors du crépuscule de la scène ou du plateau langagier qui habite chez celui qui parle, serait-il licite d'utiliser dans le même sens les catégories comme vie, mort et corps? Ces questions forcent les limites du langage et font appel aux champs de l'éthique.

L'acte freudien dans son moment de radicale humanité, son pacte pour le désir, au-delà d'une existence organique toujours présumée, peut rencontrer de nos jours la figure juridique du testament vital:

*Le testament vital est un papier, rédigé par une personne dans la totale jouissance de ses facultés mentales, ayant pour objectif de détailler les soins, traitements et procédures auxquels elle souhaite ou non être soumise, au cas où elle aurait une maladie qui menace sa vie, pour laquelle il n'y aurait pas de possibilité thérapeutique, et où cette personne ne serait pas en mesure de manifester librement sa volonté (www.testamentovital.com.br)*

Il est donc distinct du discours religieux fondé sur des certitudes dogmatiques et du discours médico-scientifique - débordé dans son manque de limites - qui s'appuie sur un prétendu droit de savoir et de faire sans limites, ce qui paraît glisser dans un registre paranoïaque - souvent entraîneur des passages à l'acte les plus divers ordres; Ce testament nous ouvre une autre possibilité. Ce qui n'est pas sans conséquences pour le réseau fictionnel dans lequel nous habitons.